

Sommes-nous ce que nous pensons être ?

L'Homme ne s'empêcher de définir ce qu'il voit, rencontre et expérimente. Il en est donc arrivé à se définir lui-même en s'attribuant le nom d' « Homme » ou d' « humain ». Cependant, définir un objet, un artefact voir même, juste une idée ou un concept, présuppose que nous possédions la parfaite connaissance de l'objet ou l'idée dont il s'agit. On peut donc se figurer que, quand il s'agit de nous définir nous-mêmes, on se connaît suffisamment que pour ne pas se tromper. Or, il arrive qu'on définisse certaines choses, pensant les connaître parfaitement, mais qui *in fine* ne sont pas ce qu'on avait pensé qu'elles étaient : comme par exemple l'atome qui porte ce nom car il était censé être la plus petite partie de la matière (*atomos* en grec signifie indivisible) ; pourtant, depuis, on a trouvé des particules plus petites tel que les protons et neutrons. De surcroît, ne faisons-nous pas parfois des expériences qui font apparaître une facette de notre être que nous connaissions moins, voire que nous ne connaissions pas ? Il est donc légitime de se demander si nous sommes ce que nous pensons être, c'est-à-dire si la conscience nous donne accès à notre être ou si elle ne nous donne que l'impression que cela soit possible ?

Pour répondre à cela, nous devons d'abord nous questionner sur notre « identité » : que pensons-nous être ? A cette question, nous ne pouvons pas nous contenter de la réponse triviale « Nous sommes des humains. », qui peut certes apparaître comme une évidence, mais qui n'est pas plus une réponse que « Je suis ce que je suis. » : en effet, le mot « humain » a été créé par l'entité qu'il définit, c'est-à-dire l'Homme. Nous sommes alors dans une impasse : peut-on légitimement penser que nous sommes humains ? En disant cela, ne serions-nous pas comparables à un juge qui se jugerait lui-même pour des actions qu'il a commises ? Pour établir que nous sommes ce que nous prétendons être, il faut déjà prouver que nous sommes quelque chose. Par conséquent, avant de dire que nous sommes humains, il faut donc prouver que nous « sommes ». Se pose alors la question : Existons-nous vraiment ?

A cette question, nous pouvons répondre avec Descartes par l'affirmative : nous « sommes ». Cette réponse tient d'un raisonnement et d'une expérience que tout le monde peut faire ; Descartes, en cherchant à obtenir une affirmation exempte de tous doutes s'est imposé de réfuter comme faux toutes les affirmations qui présentaient ne serait-ce que le moindre doute. Ainsi, on ne peut pas admettre les raisonnements mathématiques ni considérer ce que nous sentons comme vrai car il est possible qu'il y ait une erreur dans le raisonnement et il est également possible que tout ce que nous vivons ne soit que rêve. A ce stade nous comprenons avec Descartes que, vraisemblablement, nous ne sommes rien de matériel, mais que, néanmoins, nous sommes sûrs d'une chose : c'est que nous, individuellement, existons car si nous sommes conscients de voir ce que l'on voit et de sentir ce que l'on sent, nous sommes cependant incapables de feindre de pas penser, ne pas exister, car autrement nous ne ressentirions rien ; d'où la preuve que nous existons, individuellement, peut-être pas en cet endroit, dans l'espace, ni en ce moment, car il n'y a peut-être ni espace ni temps, mais nous existons tout de même car nous faisons l'expérience *immédiate* de notre pensée. De ce fait nous ne sommes pas sûr que les autres personnes autour de nous existent car nous ne faisons pas l'expérience immédiate de leur pensée (nous ne sommes pas dans leur intimité réelle).

A partir de ce raisonnement, nous pouvons être tenté d'établir, avec Descartes, que nous sommes, individuellement tout du moins, une « âme », c'est à dire une chose pensante (*res cogitans*) qui est dénuée de tout aspect matériel, parfaitement identique à elle-même à travers le temps, dont nous faisons l'expérience à chaque fois que nous pensons et dont l'entière nature n'est que de penser, c'est-à-dire da'voir

Sommes-nous ce que nous pensons être ?

des représentations telles que sentir, raisonner, imaginer, vouloir, ne pas vouloir, etc. Cette chose, nous pouvons être tentés de l'appeler, comme le fait Descartes, une âme, ou encore le « Moi ». Cependant, si l'on ne peut être que d'accord avec Descartes concernant le fait qu'à travers cette expérience de pensée, nous existons, nous pouvons peut-être plus difficilement concevoir que notre « Moi » soit identique à lui-même à travers le temps car même si nous avons le sentiment d'être toujours le même au travers du temps, ce sentiment est-il fondé ?

Il semble en effet qu'il nous faille rejoindre Hume sur ce point, qui entre en opposition avec Descartes et tous les philosophes qui, comme Descartes, affirment le caractère substantialiste du Moi. L'« identité » et la « simplicité parfaites » du « Moi » selon Descartes ne sauraient être admises. En effet, Hume a raison de dire que nous ne saurions trouver une telle « impression particulière » (comprendre ici « expérience », dans le sens de « faire l'expérience de quelque chose ») du « Moi » en nous car, si cela était vrai, il faudrait que cette expérience soit « invariablement » la même au cours de notre vie. Or, ce n'est pas le cas : nous n'avons pas les mêmes impressions, pensées et sentiments au cours de toute notre vie, nous nous éprouvons nous-mêmes de façons très diverses, au fond toujours changeantes et, par conséquent, nous ne faisons pas l'expérience du « Moi » tel que Descartes l'affirme et tel que nous pouvons être tentés de l'admettre tout à l'heure. Cependant, on peut se demander à quoi attribuer ce sentiment, persistant, que nous sommes nous-mêmes et que nous ne puissions pas être quelqu'un d'autre ? Pourquoi avons-nous le sentiment qu'il y a quelque chose de vrai dans le « Moi » tel que Descartes le conçoit ? N'avons-nous pas l'impression que nous connaissons que nous sommes quelqu'un qui est toujours le même au travers du temps ? Est-ce un mirage de la conscience ? C'est ici que la thèse de Kant s'impose. Nous venons de voir que nous avons l'impression d'être une « âme » mais que ne faisant pas l'expérience d'un « Moi » identique, tel que Descartes le conçoit, il y a deux choses à considérer :

- le moi empirique dont nous faisons l'expérience, dont nous avons conscience à chaque instant à travers nos impressions, comme le fait remarquer Hume et dont ne saurions nier l'existence.

- le moi ou « ego transcendantal » dont nous ne faisons pas l'expérience et dont ne pouvons pas faire l'expérience, qui ne change pas au cours du temps, (l'âme dont parle Descartes) et auquel nous rapportons, dans notre entendement, toutes nos représentations comme à son sujet. Ne pouvant pas faire l'expérience de ce dernier, on ne peut affirmer son existence : il existe peut-être mais peut-être qu'il n'existe pas, et c'est la raison pour laquelle on peut, éventuellement, croire en son existence. Par conséquent, faute de preuve, nous devons abandonner l'idée que nous sommes une âme et reconnaître que notre conscience ne nous permet pas de savoir ce que nous sommes de ce point de vue et nous contenter, en matière de conscience de soi et de connaissance de soi du seul moi empirique. D'ores et déjà, il apparaît donc que je suis peut-être autre chose que ce que j'ai conscience d'être puisque la conscience ne me fait connaître que ce qui est objet d'expérience.

Cependant, la connaissance de notre ego est peut-être encore plus limitée qu'il ne pouvait paraître au départ et qu'il n'y paraît maintenant où nous avons le sentiment que la conscience peut se retourner vers soi pour s'envisager totalement sous son aspect empirique. En effet, en « regardant » ce moi empirique « de plus près », on se rend compte que nous ne sommes pas en mesure d'expliquer certaines facettes de celui-ci : nous ne pouvons pas, par exemple, nous expliquer pourquoi nous avons certaines réactions face à certains événements, pourquoi nous préférons le calme de la forêt au calme d'une plage vide... Pourtant, selon le principe de raison de Leibniz, « Rien ne saurait arriver sans raison. » ; autrement dit, si quelque chose arrive, c'est qu'il y a quelque chose qui l'a provoqué. Ce principe, qui est un axiome (c'est-à-dire une vérité indémontrable) nous est non seulement parfaitement concevable mais son contraire nous apparaît comme impossible : nous ne pouvons pas, ne serait-ce qu'un instant, penser qu'il y ait un événement, ou un phénomène sans cause. Rien n'arrive jamais sans raison(s). Donc si nous ne pouvons pas

nous expliquer pourquoi nous avons certaines préférences ou pourquoi nous faisons certaines actions, c'est bien parce qu'il y a des raisons à l'intérieur de nous que, pourtant, nous ne connaissons pas. Ces faits, sans causes apparentes, sont l'œuvre, selon Freud, de l'*inconscient*. Nous dirons quant à nous plus volontiers que ces faits sont motivés par des phénomènes psychiques inconscients. Certes, il pourrait être tentant de penser que toutes ces actions et pensées inexplicables soient l'œuvre de forces extérieures à nous même, plutôt que de songer à des causes intérieures à nous-mêmes que nous ne sentirions pas. C'est cependant une idée bizarre : quelle cause extérieure pourrait être à même de produire des choses qui se passent en nous ? Par ailleurs, il existe ce qu'on appelle l'hypnose et qui prouve que ce sont des forces intérieures qui régissent nos actions, notre attitude. Lorsqu'on plonge, par exemple, une personne en état d'hypnose, qu'on lui donne un « ordre » (par exemple, « Tout à l'heure, tu iras ouvrir ce parapluie dans le coin de la salle »), qu'on la réveille et qu'on parle un peu avec celle-ci comme si rien ne s'était passé, inéluctablement la personne, au bout d'un moment, se lève et ouvre le fameux parapluie ; et lorsqu'on lui pose la question de savoir pourquoi elle a fait cela, elle répond : « Je voulais voir s'il fonctionnait ». Cela explique la soudaineté de son action : la personne une fois sortie de l'état d'hypnose, avait l'envie, le désir conscient, d'ouvrir le parapluie, mais ne pouvant le faire sans raison, elle a répondu qu'elle voulait voir s'il fonctionnait car elle ne pouvait pas se dire à elle-même qu'elle faisait une action sans raison. On pourrait être tenté d'imputer cette action soudaine à l'hypnotiseur plutôt qu'à « l'*inconscient* » de la personne hypnotisée. Cependant, c'est bien de l'intérieur du moi de l'hypnotisé que la volonté de réaliser cette action surgit. Elle a beau venir d'une suggestion extérieure au départ, au moment où l'hypnotisé ouvre le parapluie, c'est de lui que sort cette volonté. Et il en ignore manifestement la cause. La cause de son acte, et de sa pensée (voire si le parapluie fonctionne) lui est inconsciente. De plus, nombreux sont les cas où l'on observe, indirectement, la présence de phénomènes inconscients sans l'impulsion d'autrui comme dans l'hypnose.

C'est en cela qu'on en vient à parler du « monde onirique », autrement dit les rêves. En effet, ne nous sommes-nous donc pas déjà posé la question : « Pourquoi j'ai rêvé de ça ? » ; cette interrogation marque notre ignorance des causes nous faisant rêver de scénarios abracadabrantés lors de nos nuits. Nous n'avons à aucun moment eu la volonté consciente que tel ou tel professeur, par exemple, apparaisse dans notre rêve et pourtant, il est bel et bien apparu. Il n'y a pas de personne nous poussant dans cet état de rêve, donc on ne peut pas penser que ça soit une force extérieure qui crée ce scénario onirique. Notre regard se porte donc sur nous, indubitablement : personne ne nous fait rêver, ainsi nous sommes les seuls créateurs (inconscients) des scénarios oniriques ; nous avons conscience de nos sensations dans nos rêves, néanmoins, nous n'avons pas conscience des causes de notre scénario onirique et sommes incapables de l'expliquer. Nous avons donc les raisons, médiates, de penser que l'*inconscient* existe, ou, tout du moins, de phénomènes psychiques inconscients. Ceux-ci sont également manifestement la cause de bien d'autres phénomènes de la conscience : les lapsus, les autres actes manqués, les phénomènes psychiques compulsifs chez le malade, qui sont tous des phénomènes qui n'ont pas la volonté consciente pour origine et qui, par conséquent, sont nécessairement causés par une volonté inconsciente ; ces événements se produisent dans notre conscience puisque, très souvent, *a posteriori*, nous avons conscience de les avoir commis mais nous ne sommes pas capables d'en expliquer la cause.

Ainsi, nous n'avons pas l'entière conscience de toutes nos actions et pensées et que les actions « inexplicables » dans la conscience, trouvent leur cause dans quelque chose qui fait partie de nous mais qui nous échappe.

Nous voulions savoir si nous sommes ce que nous pensons être. Or, nous avons vu que d'un côté, contrairement à ce qu'il pouvait tout d'abord sembler, nous n'avons pas une connaissance totale de notre « Moi » au sens où le sujet que nous pensons spontanément être n'est peut-être rien d'autre qu'une fiction

Sommes-nous ce que nous pensons être ?

(substantialiste) dont nous ne pouvons pas nous passer mais qui reste très mystérieuse et que, d'un autre côté, comme le dit Freud, « le moi n'est pas maître dans sa propre maison » au sens où il se produit en nous un grand nombre d'actes psychiques qui échappent à notre connaissance immédiate. Par conséquent, il convient de répondre à cette question que si nous ne sommes, indéniablement, pas ce que nous pensons être, notre conscience nous permet cependant de le savoir et, ainsi, peut-être, de nous rapprocher de ce que nous sommes réellement, au moins pour une part et, ainsi, de déchirer, au moins en partie, le voile qui nous cache à nous-mêmes.